

# LES MOTS DES AUTRES



Diana Faujour Skelton  
Jean Stallings

# LES MOTS DES AUTRES

roman

*Traduit de l'anglais par Lucile Sarrot*



*Titre original :*

UNTIL THE SKY TURNS SILVER

*Première publication :*

Sondiata Global Media, Royaume-Uni, 2018

© Diana Faujour Skelton et Jean Stallings, 2018

*Pour la traduction française :*

© Éditions Quart Monde, 2020

63, rue Beaumarchais 93100 Montreuil

[www.editionsquartmonde.org](http://www.editionsquartmonde.org)

COUVERTURE

*Maquette :* © Le-petitatelier.com

*Illustration :* © Urs Josef Kehl, New York, États-Unis, 2007

ISBN : 979-10-91178-85-3

*Merci à Marie-Élisabeth Ayassamy pour son soutien, ses conseils et son inspiration.*

*À nos enfants :*

*Joline, Delora et Tessa ;*

*Andrea, Debra, Edgar III, Melissa et Kimberly ;*

*William et Eddie.*

*Aux vingt et un petits-enfants et arrière-petits-enfants de Jean :*

*« Quelle bénédiction de vous avoir dans ma vie ! »*

*À l'inspiration et amour spirituel de Jean, le docteur Paul Anthony*

*Corley : « Votre sagesse a enrichi mes vieux jours. »*

*À Ignace Jeanne Ayassamy, qui a donné sa force à Marie-Élisabeth.*

*Diana Faujour Skelton et Jean Stallings*

*Merci à tous ceux qui m'ont permis d'entrer dans leur vie, qui sont devenus une partie de ma vie, et qui ont voyagé avec moi pendant un certain temps, ou qui sont toujours à mes côtés, entre autres :*

*Moya Amateau, pour avoir été présente quand j'en avais le plus besoin.*

*Barbara Ingram et au jardin d'enfants Liberation Daycare Center, pour votre engagement dans l'éducation auprès de la petite enfance, et pour nous avoir aidées à élever nos propres enfants.*

*Marie-Claire Foss, pour avoir soutenu notre famille et m'avoir aidée à recréer un lien avec les jeunes enfants dans ma profession.*

*Diana Faujour Skelton, pour m'avoir encouragée avec tant d'insistance à m'exprimer.*

*Marie-Élisabeth Ayassamy*



«Tout ce que nous écrivons  
sera retenu contre nous  
ou contre ceux que nous aimons.  
Tel est le marché,  
À prendre ou à laisser  
la poésie n'a jamais eu la moindre chance  
de se tenir hors de l'histoire.  
Une phrase dactylographiée il y a vingt ans  
peut flamber sur un mur,  
peinte à la bombe pour glorifier l'art comme détachement  
ou torture de ceux qu'on  
n'aimait pas mais aussi de ceux qu'on  
ne voulait pas tuer

Nous changeons mais nos mots demeurent  
deviennent responsables  
au-delà de nos intentions

tel est le privilège du verbe [...]

Je pense cela dans un pays  
où les mots sont ôtés de la bouche  
comme on ôte le pain de la bouche  
où les poètes ne sont pas mis en prison  
parce qu'ils sont poètes mais parce qu'ils  
sont de couleur, ou femmes, ou pauvres.  
J'écris ceci dans un temps  
Où tout ce que nous écrivons  
peut-être retenu contre ceux que nous aimons  
où le contexte n'est jamais donné  
même quand nous tentons de l'expliquer, encore et encore.  
Pour l'amour de la poésie enfin  
il est nécessaire que je sache ces choses-là»

Adrienne RICH, «À l'heure nord-américaine»,  
*in Changer l'Amérique*, trad. Oliver Appert,  
Le Temps des Cerises/Maison de la poésie Rhône-Alpes, 1997.





## AVANT-PROPOS

Dans mon enfance, ma famille a connu la grande pauvreté. Je sais ce que c'est que de se battre de toutes ses forces pour garder sa dignité aux yeux des autres.

Les gens de classe moyenne supérieure ont parfois défendu les pauvres, mais ne les ont jamais rencontrés en personne. Pour eux, apprendre à connaître ces gens personnellement peut avoir son importance, car cela leur permettrait de déconstruire certains jugements. Ils pourraient même apporter leur aide directement auprès des gens ou en sponsorisant une activité.

Nous vivons dans une société où les attentes placées sur les personnes ne font qu'augmenter. Quiconque ne satisfait pas ces attentes sera jugé sévèrement. Mais je pense qu'on devrait aussi définir le succès tel qu'il est décrit par l'écrivaine et poétesse américaine Bessie Stanley :

« Qu'est-ce que le succès ? Rire souvent, et à gorge déployée ; gagner le respect des gens intelligents et l'affection des enfants ; acquérir la reconnaissance des critiques honnêtes et supporter la trahison des faux amis ; apprécier la beauté ; voir le meilleur en chacun ; rendre ce monde meilleur à notre échelle, en y laissant un enfant en bonne santé, un potager, ou une condition sociale rachetée ; savoir que ne serait-ce qu'une seule vie a été rendue plus

belle parce que l'on a existé. Voilà ce que c'est que d'avoir réussi!»

*Les Mots des autres* présente plusieurs personnages de différents niveaux d'éducation, qui tentent de voir le meilleur et d'apprécier la valeur des uns et des autres.

Marie-Élisabeth Ayassamy

## AVERTISSEMENT

Bien qu'aucun des personnages de ce roman ne soit réel, leur histoire est une fiction documentaire basée sur nos vies et celles de personnes de notre entourage. Nous avons imaginé leur histoire à partir de notre expérience.



## TROUVER L'ÉLAN

Quand Tanita entra dans le bureau de l'orthophoniste, son petit frère Cédric venait tout juste de terminer sa consultation. Préoccupée par ce premier test, la jeune fille ignora les murs sans fenêtres et la moquette terne au poil usé pour concentrer toute son attention sur le docteur Adler.

«Tout s'est bien passé? Je sais que Cédric peut faire l'idiot parfois, mais c'est un gentil garçon...»

La praticienne débordée lui fit un bref au revoir de la main, répondant seulement : «J'enverrai mon rapport à son école.» Avant que Tanita n'ait pu ajouter quoi que ce soit, le docteur Adler s'avança, la frôlant sur son passage, pour accueillir sa prochaine patiente d'un sourire chaleureux : «Je suis ravie de te revoir, Madison.»

Tanita prit soudain conscience de son T-shirt effiloché. La femme blanche qui devait être la mère de Madison arborait une coiffure élégante et un chemisier bien taillé lui donnant une assurance que Tanita lui envia.

Devançant sa sœur, Cédric, six ans, sautilla hors du bureau. Il dépensait enfin l'énergie qu'il avait difficilement contenue durant l'heure précédente. Sur le trottoir, le garçonnet freina sa course devant un grand chariot avec un

store rouge et jaune. Humant l'odeur des hot-dogs, de la moutarde et du sel, Cédric pointa du doigt la photo plastifiée d'un bretzel sur le côté du châssis d'acier. Il se tourna vers Tanita, le regard plein d'espoir.

Elle soupira. Oui, elle avait un peu d'argent pour un bretzel aujourd'hui, mais la maîtresse avait dit que Cédric aurait peut-être besoin de consultations régulières chez cette orthophoniste. Si elle acceptait de lui acheter un bretzel dès le premier jour, il s'attendrait à en recevoir un à la fin de chaque visite. Cela ferait un total de 3 dollars par semaine, une somme qu'elle ne pourrait peut-être pas se permettre de dépenser. Il valait mieux garder cet argent pour une récompense bien méritée. Elle secoua la tête et désigna un kiosque à journaux. «Que dirais-tu d'un chewing-gum? Tu as le droit à un chewing-gum aujourd'hui.» Le visage de Cédric s'assombrit un peu, mais il prit la direction du kiosque pour voir ce qu'elle pointait du doigt. Déçu, il choisit un paquet de chewing-gums à la cannelle. Il avait faim. Il aurait préféré le bretzel.

Pendant longtemps, leur famille s'était demandé quand il allait apprendre à parler correctement. Au printemps dernier, sa maîtresse avait finalement dit à Tanita que Cédric était probablement dyslexique. «Ne vous en faites pas, avait dit la maîtresse. C'est un trouble de l'apprentissage très fréquent.»

Tanita s'était mise en colère : «Que voulez-vous dire, un trouble de l'apprentissage? On l'emmène régulièrement chez le médecin. Pourquoi le médecin ne nous en a-t-il jamais parlé?»

Il s'avéra que la dyslexie de Cédric lui posait des difficultés, non seulement pour apprendre à lire, mais aussi pour mémoriser et comprendre certaines choses. Et aujourd'hui, l'orthophoniste lui avait fait passer un test pour détecter

un «retard de langage oral». Cela rendait Tanita furieuse de penser à toutes les fois où elle s'était efforcée de lui lire des histoires sans se rendre compte qu'il ne comprenait pas tout ce qu'elle disait. Quand Tanita était petite, personne n'avait le temps de lui lire des histoires. Leur famille déménageait sans cesse d'un lieu à un autre. Il était déjà difficile de trouver à se mettre deux chaussettes d'une même paire, alors pas le temps d'aller à la bibliothèque. C'est pourquoi à la naissance de Cédric, Tanita, qui avait à ce moment-là treize ans, s'y était rendue directement. Elle voulait qu'il entende toutes les histoires dont elle avait manqué. Mais maintenant c'était comme si, d'une certaine manière, il les avait manquées aussi. C'était comme si on leur avait joué un tour à tous les deux.

À présent qu'elle guidait Cédric par la main parmi la foule en direction du métro, Tanita eut un soupir de soulagement en le voyant s'égayer de nouveau. Cédric ne rechignait jamais à prendre les transports en commun, car le trajet en métro était son moment préféré. Libérant sa main de celle de Tanita, Cédric se faufila sous le tourniquet. Toujours à la recherche de sa carte de transport, Tanita sentit sa gorge se nouer jusqu'à ce qu'elle le voie s'arrêter sur le quai. Lorsqu'elle le rattrapa, elle l'entendit se murmurer à lui-même : «Dépêche-toi, le train ! Tchou ! Tchou !»

Relevant la tête vers Tanita qui lui prenait fermement la main, Cédric demanda : «Est-ce que je peux conduire un train ?»

— Un jour, peut-être. Quand tu seras plus grand. Comment ça s'est passé avec le docteur Adler ?

— Elle me posait trop de questions. (Il fronça les sourcils.) Est-ce que les gens stupides peuvent quand même conduire des trains ?»

Tanita soupira en lisant la défaite dans ses yeux. Mais une lueur se ralluma dans le regard de Cédric quand le train arriva à quai dans un grand souffle d'air, ses roues de métal crissant sur les rails. Lorsque enfin il s'arrêta, les portes s'ouvrirent à l'endroit précis où ils se tenaient.

Les passagers luttèrent pour descendre en extirpant sacs, poussettes et enfants, tandis que les nouveaux arrivants se ruaient pour trouver un siège libre ou une poignée au-dessous de l'air conditionné. Tanita préféra emmener Cédric loin des portes, là où elle ne s'inquiéterait pas que la bousculade l'éjecte hors du train à la prochaine station. Au bout du wagon, elle leva une main pour agripper la barre de métal. De l'autre, elle tenait fermement celle de Cédric, qui s'agitait et transpirait beaucoup.

Tirillée par les inquiétudes, Tanita pensa à sa propre situation. Après d'interminables débats, Pamela et les autres lui avaient demandé d'écrire un discours pour tout le groupe. Sur le moment, Tanita *avait voulu* être choisie ; mais peu après, elle avait commencé à craindre que tout cela ne soit une erreur. À présent, elle en était sûre. Pendant le rendez-vous de Cédric, elle s'était rendue à Prospect Park pour essayer de commencer à écrire. Ses sentiers tranquilles et sa verdure luxuriante lui avaient semblé accueillants. Le parc absorbait le bruit et la puanteur de la ville, adoucissant même les klaxons tonitruants des voitures et l'odeur nauséabonde des déchets. Alors, loin du chaos quotidien, Tanita s'était rendu compte qu'au lieu d'être stimulé à l'écriture, son esprit vagabondait, se laissant porter d'un nuage à un autre.

Quand allait-elle trouver le temps d'écrire un discours ? Entre le travail, les tâches ménagères, les courses et Cédric, elle avait la tête encombrée de choses qu'elle *aurait aimé* avoir le temps d'écrire. Les inquiétudes se bousculaient dans



sa tête : au sujet des rats sur le terrain vague d'à côté ; d'amis qui s'étaient retrouvés sans toit à cause d'un voisin qui fumait dans son lit ; d'un autre ami qui essayait de cacher ses trajets à la banque alimentaire car il n'avait pas dit à sa femme qu'il avait encore perdu son travail, de la fille du dessus qui s'était cassé une jambe en trébuchant sur un sac-poubelle juste devant leur immeuble... Était-elle censée écrire sur certains de ces événements ? Tanita n'en avait pas la moindre idée. Mais à cet instant elle n'avait rien d'autre à faire. Un stylo tout neuf en main, ressentant le luxe inhabituel d'avoir du temps, elle allait essayer d'écrire. Elle se sentit submergée par la blancheur de la page dans son cahier à spirales. Ses pensées se dissipèrent tandis qu'elle fermait les yeux pour apprécier la douce caresse du soleil de septembre sur son visage et la fraîcheur du parc dans la brise légère.

« Ça alors, mais quel culot ! Comment peut-il te faire ça après tout ce que tu... » L'intonation saccadée d'une inconnue s'évanouit aussi soudainement qu'elle avait percé la bulle de silence. Tanita ouvrit les yeux sur une femme en jupe de tennis qui s'éloignait déjà à grandes enjambées, son téléphone vissé à l'oreille. Tanita ferma son cahier aux pages toujours blanches et regarda sa montre. Il était presque l'heure de récupérer Cédric, elle pouvait tout aussi bien se mettre en chemin.

Quand Tanita et Cédric arrivèrent chez eux, leur grand-mère Cheryl Brown se réveilla en sursaut de sa sieste. Depuis le canapé élimé où elle avait entrepris de plier du linge, elle leur dit d'un ton brusque : « Où étiez-vous ? La sortie des classes était il y a des heures ! »

Cédric se fraya un chemin sur le sol en lino pour s'accroupir devant le placard de la cuisine. Après y avoir pioché une timbale en plastique, il se mit à se balancer d'avant en arrière sur le sol en chantonnant « tchou, tchou ! »

«Aujourd'hui Cédric passait son test. Tu sais, l'école nous a dit de l'emmener chez un orthophoniste», répondit sèchement Tanita.

Mme Brown fronça les sourcils : «Tu as perdu ton temps. Tu es encore sortie du travail plus tôt?» Tanita était standardiste pour une entreprise de sondages, et elle était la seule personne de la maison à avoir un salaire.

«Ce n'est pas comme si j'avais le choix. Tu détestes tous ces escaliers dans le métro, et Cédric s'enfuit toujours lorsqu'il est avec toi.»

Secouant la tête face à une chaussette qui présentait maintenant deux trous, Mme Brown répondit ensuite : «Je n'aime pas le fait que tu travailles de toute manière. Pourquoi ne retournes-tu pas à l'école?»

Sans répondre, Tanita lui tourna le dos. Après avoir enjambé Cédric dans la kitchenette encombrée, elle remplit une casserole d'eau et versa du café instantané dans une tasse ébréchée. Elle avait travaillé dur et avait été une bonne élève au lycée. Si elle avait commencé les cours à la New York City University l'année dernière, elle serait à présent sur le point de commencer sa deuxième année d'études. Elle se demandait encore si elle irait à l'université un de ces jours, pour faire quelque chose de sa vie. Mais quand?

Le lendemain matin, Tanita reçut un appel de Pamela.

«Alors, comment ça se passe la rédaction ?

— Je n'ai vraiment pas une minute pour écrire.

— Quel dommage. Je sais que tu as tellement de choses à dire.»

Tanita ne sut que répondre. Parfois, elle avait tant de choses à dire qu'elle en restait éveillée tard dans la nuit, la tête pleine d'un bourdonnement fiévreux de mots, de

pensées et de souvenirs. À d'autres moments, elle ne savait tout simplement pas quoi dire. Comme maintenant.

Pamela poursuivit, de son accent anglais monotone.

«Penses-tu que tu auras du temps plus tard dans la semaine? Ou peut-être que tu préférerais qu'on essaye d'écrire ensemble?»

— Non. Merci, mais... Je veux commencer toute seule.» Tanita prit conscience trop tard du ton abrupt de sa réponse. De plus, elle n'était même pas sûre que ce soit la vérité. Mais maintenant que Pamela et les autres s'étaient mis d'accord pour qu'elle écrive le discours, comment pouvait-elle admettre qu'elle se sentait complètement perdue, en train de stagner?

«Oh. Très bien, alors. (Pamela avait l'air un peu offusquée.)

— Ce n'est pas contre toi. Tu vois, tu nous aides beaucoup quand on écrit tous ensemble. J'ai juste envie d'essayer de mon côté d'abord.

— Tu as raison. Je sais que tu peux le faire. Je te rappelle bientôt.»

## Pamela

Alors qu'elle rattachait, Pamela enroula une mèche de cheveux autour de ses doigts, tentant d'apaiser sa nervosité grandissante. Elle comptait sur Tanita pour rédiger ce message destiné à un événement aux Nations unies. Pamela savait à quel point écrire pouvait s'avérer difficile, et elle ne trouvait rien à faire pour aider la jeune fille. La semaine dernière, elle était sûre que cela fonctionnerait. Oui, Tanita avait beaucoup à dire. Quand elle prenait la parole à leurs réunions, les autres adhéraient à ses propos : «Tu l'as dit, ma fille. Je suis avec toi.» Tous étaient convaincus que, quoi